

XYZ. La revue de la nouvelle

Les mains vides, les mains libres

Manon Ann Blanchard



Numéro 64, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4112ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blanchard, M. A. (2000). Les mains vides, les mains libres. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (64), 31–35.

Les mains vides, les mains libres

Manon Ann Blanchard

M. trouvait étrange que le temps ait si rapidement filé et que les indices de sa fuite se soient accumulés au coin de ses yeux et aux commissures des lèvres sans qu'elle le réalise avant cet instant-là.

Thierry la regardait. Ses yeux pétillaient de malice. Se moquait-il de ses rides, de son âge ? Les voyait-il seulement ? Lui, dont le visage lisse, harmonieux, arborait les cicatrices qu'il s'était infligées au gré des soubresauts d'une vie courte mais agitée, voyait-il les marques que lui infligeait, à elle, la vieillesse qui la prenait déjà sans l'assagir ? La cicatrice légère qui traversait l'une de ses arcades sourcilières rendait sa jeunesse et sa beauté moins hiératique : elle rappelait que Thierry était vulnérable et que le temps aurait sur lui la même emprise que sur elle. Mais à cet instant-là, avant la décrépitude qu'impose l'âge, l'expérience, la vie, il était merveilleusement beau et serein ; plein d'assurance, il semblait n'avoir jamais été érodé par la peine, le doute ou la peur. Il levait vers elle des yeux clairs, pleins de séduction, enjôleurs, si bien qu'elle eût donné son âme pour avoir le droit de saisir son visage, pour boire sa bouche, mordre ses lèvres couleur de baies, colorer de fièvre ses joues, semer un peu d'égarement sur cette face statuesque. Elle n'en faisait rien. Elle abaissait sur lui des regards amusés, des yeux qui savaient, d'un bleu minéral aux éclats parfois métalliques. De longs moments, ils demeurèrent ainsi, face à face, à se regarder, jusqu'à ce que quelque chose ou quelqu'un les renvoie à leur rôle. Ils ne se détournaient pas sans un soupir.

M. était assise, Thierry était presque étendu, mais sans jamais être servile, car couché, il était debout encore. Il ne renonçait ni à sa dignité, ni à son identité, et, dans ses rapports avec

elle, ne quémendait rien, était indépendant. Elle lui en savait gré. Quand tant de gens exigeaient d'elle qu'elle les comble, qu'elle les berce, lui ne demandait qu'une carte, une boussole et partait dans des périple d'où il revenait parfois triste, parfois euphorique. Il remontait vers elle par paliers et ouvrait à la fin des yeux apaisés. Il parlait peu au cours des séances, lançait çà et là des bribes de phrases. Toutes étaient chargées de sens, d'émotions. Chaque fois, avant de se lever, il la regardait longuement et, à le voir sourire, pétiller, on eût pu le croire heureux. Or, un jour, au coin d'une rue, elle l'avait surpris, levant vers le ciel un visage farouche et désespéré dont l'expression l'avait transpercée. M. avait gardé pour elle ce savoir qu'elle avait sur Thierry. Elle ne souhaitait le partager avec personne, surtout pas avec ce jeune homme qu'elle n'avait pas le droit de chérir et qui la possédait...

Un soir, alors qu'ils riaient ensemble, Thierry sur le divan, M. assise sur sa petite chaise droite, elle l'avait grondé un peu en lui disant qu'elle n'était pas sa mère. Il s'était glacé, s'était roulé en boule loin d'elle. Il s'était enfermé dans un mutisme lointain pour le reste de la séance.

La semaine suivante, Thierry avait annulé son rendez-vous, puis avait rappelé pour en avoir un autre plus tard. Il était en retard, M. faisait le café, ses mains tremblaient, son cœur s'affolait dans sa poitrine. Elle se sentait faible, vulnérable. Le café embaumait, il allait être fort. Contrairement à son habitude, il entra sans frapper. Il avait la figure de noyé qu'elle avait déjà entrevue et se tenait devant elle, en équilibre sur un pied, prêt à fuir. M. dompta le tremblement qui l'habitait et leva vers Thierry son regard amusé, qui savait, qui comprenait. Sa figure se détendit, il sourit enfin. Il enleva son pull en le passant par-dessus la tête, elle détourna alors les yeux devant ce corps parfait, incapable de contrôler le désir et la faim qui l'assaillaient. Il la surprit, rougit, sourit. Sans un mot, il lui tendit le vêtement qu'elle alla accrocher au vestiaire en prenant bien son temps, afin que son cœur fou cesse de l'étouffer. Lorsqu'elle revint, il s'était installé sur le divan. Tout à l'heure, il s'y étendrait.

M. lui offrit une tasse de café, Thierry l'accepta, elle s'en fit une également. Elle prit place à ses côtés et ils burent en silence.

Les mains de la femme tremblaient encore et le bruit que faisait le tintement de la porcelaine attira l'attention du jeune homme, qui haussa les sourcils. Les yeux de celle qui avait peur se mouillèrent, mais elle ne donna droit à aucune larme de rouler sur ses joues. M. aurait voulu parler, or, les paroles ne voulaient pas franchir ses lèvres en un discours cohérent qui n'eût rien eu à voir avec le balbutiement qui désorganisait ses pensées et son discours depuis qu'elle l'avait entendu monter l'escalier.

Thierry saisit la tasse entre les mains frémissantes de M. et la posa par terre. Abasourdie, elle le regarda de ses yeux, immenses soudain, dont le bleu avait pris une tonalité anormalement liquide, maritime. Devant ces yeux fenêtrés, ces yeux abîmés, juvéniles, naïfs dans leur expression incrédule et étonnée, il se sentit, lui, vieux, expérimenté et animé du dessein, de la décision que la femme devant lui, pleine de pouvoirs et bourrée d'interdits, ne réussissait pas à prendre. Il rit gravement, car s'il avait les mains vides, il avait aussi les mains libres.

C'était si facile pour Thierry de tendre un doigt, d'effleurer d'un index léger la joue douce, de caresser l'ovale mince du visage, de suivre du bout des doigts le contour de la bouche pulpeuse, entrouverte encore de surprise, de saisir par le menton ce visage de femme où une toute petite enfant écarquillait les yeux, de baiser enfin les lèvres fiévreuses qui ne se déroberent pas. C'était facile, c'était bon, et le moment où la femme s'éveilla, s'ouvrit en l'embrassant, yeux et bouche l'acceptant, le prenant, le désirant, celui où les paupières se fermèrent de plaisir, en un regard qui anticipait et appelait les caresses, fut le meilleur de toute sa courte expérience.

M. ne souhaitait que poursuivre encore et encore l'étreinte, qui la mettait dans une langueur délicieuse et chaude. Plongée dans un dilemme qui l'écartelait : devait-elle poursuivre ou stopper tout, elle soupesait le poids de la chaîne qu'elle s'était forgée quand elle avait choisi cette profession. Elle savait qu'elle ne devait pas faire ça. C'était un interdit qu'elle avait intériorisé, auquel elle adhérait. Mais le désir la prenait comme il ne l'avait fait depuis si longtemps, l'enflammait, la soufflait avec une intensité telle que, des édifices orgueilleux de ses certitudes, il ne restait que ruines...

Pendant qu'elle hésitait, Thierry savait exactement, lui, où il allait. M. le constata en sentant ses mains sur son corps, en entendant son propre gémissement monter, accompagnant la musique de fond, une cassette qui entremêlait Jam, Jethro Tull, The Doors, Santana. Elle adorait la poésie éclatée de Morrison. Elle aimait irrémédiablement les rebelles. Elle avait cru qu'il lui faudrait cesser de s'insurger pour se dépêtrer de cette attirance souvent destructrice. Elle avait voulu explorer ce qu'eux vomissaient pour être à l'abri de ceux qui faisaient des confettis de ses credo. Mais ils étaient dans son âme et dans son corps, ils étaient la force qui la poussait elle-même à saccager ce qu'elle avait construit avec acharnement... Quand il n'y aurait plus rien, peut-être y aurait-il encore l'enfant férue d'idéal qui voulait que tout change. Chacune de ses fibres vibrerait sous le regard et les mains de celui qui, aujourd'hui, dans un moment fugace, représentait tous les révoltés. En l'aimant, elle s'aimait un peu elle-même.

M. se détacha doucement de Thierry, cria à sa secrétaire d'annuler tous ses rendez-vous et retourna à celui qui, tout sourire, lui ouvrait les bras. Elle se rassit contre le jeune homme, qui la fit basculer sur le divan. Pour une fois, ce fut lui qui abaissa ses yeux sur elle, elle qui leva les yeux. Il lui lança un long regard qui la soupesait, qui la jaugait, elle sentit alors la souffrance s'enfoncer au plus profond d'elle-même, entre la moelle et l'os, y éclater, la dévaster. L'instant suivant, il était sur elle et en elle, allumant sur sa peau mille foyers crépitant de passion, la mordant, la pétrissant. Elle voulut donner de ses dents acérées, de ses mains douces, fraîches, de ses doigts durs, autant de plaisir qu'elle en recevait, étonnant l'amant pour sa créativité, sa ferveur. M. ne tremblait plus, même sous les doigts et la bouche vorace du jeune homme, et son visage buté, désesparé, fit place à une expression de joie intense, comme si, soudain, la grâce l'avait touchée. Combien de fois avait-elle attendu qu'il traverse ses peurs, ses démons, ses monstres du placard pour émerger et la rejoindre de son côté du réel? C'est précisément ce qu'ils faisaient, ayant marché l'un vers l'autre, somnambules, funambules, pour se trouver sur le divan, seul lieu habitable de leur désir.

M. ne pouvait pas attendre pour l'aimer. Sa faim était urgente, ne pouvait souffrir une minute, une seconde de retard. Elle le prit furieusement, hargneusement, forte et puissante comme les tempêtes. Peau à peau, ils éclatèrent l'un en l'autre, agrippés ensemble pour résister aux bourrasques de la jouissance. Ils basculèrent enlacés dans un long précipice où ils tournoyèrent lentement. Les ondes du plaisir croissaient et se retiraient en M. sans qu'elle tente même d'y résister. Thierry avait choisi de se laisser dévaster par la jouissance. Ils avaient fait l'amour comme on se suicide, en donnant tout, en laissant tout derrière, en se taisant féroce­ment pour ne pas crier à l'aide.

Leurs corps se séparèrent lentement, pourtant ils auraient juré entendre le son d'une déchirure. Ils ne parvinrent pas d'abord à se désunir et, encore une fois, à pleine bouche et à pleines mains, firent chanter des corps qui n'avaient que ce langage pour exprimer leur vérité. Il gémit son nom en jouissant et les larmes qui coulèrent le long des joues de la femme n'étaient plus celles de l'appréhension, mais celles de l'émerveillement.

Puis Thierry parla de partir, jura de revenir, voulut savoir quand elle pourrait le revoir. M. promit tout ce qu'il voulait.



On l'a retrouvée ce matin, souriante, l'air vaguement étonné, les yeux grand ouverts, définitivement opaques. Sur la tempe, un mince filet de sang serpentait jusqu'à sa chevelure d'ébène, où se mêlaient quelques fils blancs et le pourpre du sang. Sur sa table de travail, il y avait une enveloppe, une feuille blanche et un mot reportant un rendez-vous.

Le téléphone était débranché, la porte était verrouillée, le revolver avait un silencieux. La veille, elle avait fait un virement dans le compte bancaire du jeune homme. Le salaire de la secrétaire était payé pour les trois prochains mois. Un petit mot disposait des effets qui restaient.

M. avait tout donné, tout laissé derrière elle, et jusque sur la feuille blanche, s'était tue pour ne pas crier.